

NOUVELLES NUITS

ISSN 0992 5872

5

La revue de la nouvelle policière



Michel Legat

DOUZE MINUTES DE SURSIS

C'est parfois plein de surprises... la vie d'un flic.

Le sergent Peter Harrington consulte la montre qu'il porte au poignet. Seize heures.

La rampe lumineuse qui surmonte le pavillon du véhicule jette des éclairs bleutés, teintés de rouge, sur la façade de la banque de Tranquility.

Il était précisément quinze heures cinquante quatre quand il a été avisé que deux hommes s'étaient introduits dans l'établissement comme de simples clients et avaient brusquement sorti d'un fusil au canon et à la crosse sciés ainsi qu'un énorme pistolet. Ils en avaient aussitôt braqué les gueules béantes et menaçantes en direction des caissiers et d'un paysan venu échanger son chèque de fin de mois contre de la bonne monnaie sonnante et rébuchante.

Peter Harrington, à cette heure, se trouvait en tournée d'inspection. Il rendait visite à Léonard Matthew's le propriétaire du drugstore installé à la sortie de la ville, sur la route qui conduit à Fresno en passant par Rolinda.

Matthews est un bon garçon, mais une fois encore, il a éprouvé la nécessité d'entretenir le policier des nombreuses maladies dont sont frappés et sa femme et son chien, sans parler de ses plantes vertes. Harrington a beau lui expliquer qu'il n'est ni médecin, ni vétérinaire, pas plus qu'herboriste, Matthews considérera toujours qu'un flic doit tout savoir de ce qui se passe sur son district.

L'agglomération de Tranquility mérite son nom. Peter Harrington n'a jamais eu à connaître un seul crime de sang depuis son affectation au bureau du shérif Max Shelby. Il s'est souvent demandé quel visage prendrait son baptême du feu.

Il a reçu cet appel alors qu'il rejoignait son véhicule qui attendait sous le soleil, devant la boutique. A quinze heures cinquante-six, il s'est trouvé devant la banque. Le revêtement goudronné de la place avait mis son habit de lumière et scintillait de mille feux, comme les paillettes d'argent sur la robe d'une danseuse du Candice Club voisin.

En descendant de voiture, il a aperçu la silhouette des deux hommes qui venait de s'afficher dans l'embrasure de la porte. A cent pas de lui.

D'un geste professionnel, comme si, en prévision de ce moment, il s'y était exercé depuis toujours, il a contourné en deux bonds l'avant de sa voiture. A l'abri

derrière le moteur, il a dégainé l'arme qu'il porte à son ceinturon d'uniforme. Puis il a couché son buste sur le capot, pour n'offrir qu'une cible réduite. Tenant son revolver à deux mains, il en a dirigé le canon en direction de la porte, dans le cadre de laquelle il a vu surgir les gangsters.

Cette apparition n'a duré qu'une fraction de seconde.

A la vue de la voiture de police et de sa rampe éclairée, les voyous ont reflué dans la banque.

Harrington a cru entendre des cris à l'intérieur.

Sur la place, autour de lui, les citoyens honnêtes qui le payent afin qu'il assure efficacement leur protection se sont précipités en sécurité dans les commerces environnants.

Le sergent est un tout jeune homme. Les gouttes qui se sont mises à perler à son front, sous l'ombre du large chapeau qui lui confère l'air d'un cow-boy, viennent-elles de l'ardeur du soleil ou bien du brutal inconfort dans lequel il se trouve si soudainement plongé ? Il n'a cependant pas peur. C'est la première fois qu'il aborde une situation identique. Mais il est conscient, malgré sa jeunesse, des responsabilités qu'il a endossées en même temps que son uniforme. Chez le policier, une situation nouvelle ne crée pas l'angoisse. Son cerveau fonctionne comme une mécanique douée de raison et il n'y a de place que pour la méthode.

Il va de soi que, seul, il ne peut donner l'assaut, comme un kamikaze dans son engin de mort. Il lui faut donc, pour le moment, gagner du temps. Dans quelques instants, d'autres policiers viendront prendre position autour de la banque, à ses côtés. D'autres couperont par derrière la retraite aux malfaiteurs. Le shérif a maintenant sa carrière derrière lui. Les aléas d'un dur métier l'ont mis en face de tout ce qui peut survenir à un représentant de la Loi. Le shérif Max Shelby est une puissance sur deux jambes.

Ce qui importe donc au sergent Peter Harrington, c'est de retenir les gangsters le plus longtemps possible, en attendant son arrivée. Cette attente ne saura être longue.

Harrington n'est pas dans la banque, mais il a deviné la tension qui y règne. Le soulagement ressenti par les garçons de caisse au moment où les bandits décident de s'en aller. La peur qui s'installe à nouveau quand ils se ravisent et se retranchent à l'abri de ses murs épais.

Le conciliabule qui se tient maintenant et qui ne peut s'achever que d'une seule manière. Harrington est lucide quand il envisage l'ampleur de ses responsabilités.

Seize heures.

Depuis quatre minutes, la porte s'est refermée. L'attente ne devrait plus s'éterniser. D'ailleurs, le shérif est sûrement en route.

Une ombre bouge derrière le panneau vitré. Le battant pivote et jette un éclair quand il accroche les rayons du soleil.

Un homme en salopette bleue apparaît dans l'entre-baillement. Harrington comprend qu'il s'agit du paysan venu effectuer son troc mensuel. Il voit qu'il tient les mains levées, de chaque côté de sa tête. Derrière lui, le sergent devine vaguement un autre homme, aux cheveux roux et bouclés. Mais sa silhouette ne fait qu'une avec celle du paysan. Harrington distingue un bras qui lui encercle le cou et qui ressemble à une épaisse écharpe, incongrue par une telle chaleur.

Au-dessus des deux têtes, une troisième main s'agite frénétiquement. Elle serre un puissant pistolet qu'elle brandit, en manière de menace qu'il n'est pas possible de prendre à la légère.

Près du montant droit de la porte de la banque, le second malfaiteur paraît fébrile. Il tient dans ses larges mains le fusil à pompe au canon tronqué. Chargée à la chevrotine, une telle arme ne donne aucune chance au gibier. Le sergent l'a appris à l'école de police du comté et l'a entendu répéter par tous les chasseurs de la région.

De l'autre côté de la place, une voix forte a crié:

- Ecoute-moi.

Harrington écoute. Ce ne peut être qu'à lui que l'un des porte-flingue s'adresse. Peu importe de savoir lequel. Le danger est égal.

- Ecoute-moi, le flic, répète l'autre.

Peter Harrington avale avec difficulté le peu de salive pâteuse qui humecte encore le voile de son palais.

- Rendez-vous, crie-t-il, à son tour. Vous n'avez aucune chance de vous en sortir.

- Tu ferais mieux de m'écouter. Tes copains ne sont pas encore là.

- Qu'avez-vous à dire ? demande le sergent.

Gagner du temps...

- Ah ! Ah ! Il demande ce que j'ai à dire, raille l'homme au fusil. Comme il est drôle ! Tu dois bien le deviner.

- Laisse-nous rejoindre notre voiture.

Il pointe le moignon noir de son arme en direction d'une Chevrolet bleue, stationnée le long du trottoir de la banque. Pour s'y rendre, les deux hommes doivent franchir un espace d'une cinquantaine de mètres. A découvert. Sous le feu du policier, qu'ils craignent malgré la présence de l'otage.

Harrington hurle de l'autre bout de la place:

- Ne comptez pas là-dessus. Laissez l'otage et rendez-vous.

Il sent bien que sa voix manque de l'assurance

nécessaire et qu'elle a du mal à traverser la place déserte. Il fait pour le mieux, avec conscience.

Dédaignant l'ordre, l'autre, là-bas, rétorque:

- Nous partons avec le paysan. Si vous nous en empêchez, vous jouez sa vie.

Harrington ne voit pas les traits de l'otage qui maintient toujours ses bras en l'air. L'ombre du porche ne laisse discerner que des formes.

Il ne peut faire usage de son arme. Cela serait risquer de blesser dangereusement ou même de tuer le malheureux homme qui leur sert de bouclier.

Avant d'être confronté à cette situation, le sergent s'est toujours demandé comment il réagirait. Mais aujourd'hui, ce n'est plus de la stratégie de bureau qu'il faut savoir développer. Foin des hypothèses!

Sa qualité de policier lui interdit de céder au chantage. Il doit refuser toute négociation. Mais un tel refus entraînera obligatoirement un blocage. Quelque chose comme, en langage de cinéma, un arrêt sur l'image.

Oui c'est ça. C'est ce qu'il ressent exactement en ce moment. Un arrêt sur l'image. Le temps s'est figé.

Il ne peut négocier, pas plus qu'il ne peut utiliser son arme. Les aiguilles de la grande horloge du temps se sont immobilisées.

Le sergent Peter Harrington est seul. Effroyablement seul. Devant ses responsabilités. Devant le trio qui se tient à la sortie de la banque. Il ne sait pas encore quelle sera l'issue de ce drame dont il est acteur.

Il tient toujours son arme à deux mains, les bras allongés sur le capot de la voiture de police. Il ne peut plus lire l'heure à son poignet. Il perd la notion du temps qui s'écoule en s'étirant interminablement. Pourtant, là-haut, le soleil n'a pas changé de place.

A cent mètres de lui, une voix reprend:

- Nous allons avancer jusqu'à la Chevrolet. Mon pistolet est braqué sur sa tête. Jimmy arrosera la place si tu fais un seul geste.

Un rire gras et obscène, celui de Jimmy, lui fait écho.

- Alors, tu as bien compris, le flic ? Fais pas de conneries. Sinon.

Les trois hommes bougent. Ils quittent l'ombre dans laquelle ils se réfugiaient. Ils sont désormais en plein soleil.

Le sergent Harrington, un court instant, voit avec précision le second bandit. C'est un solide gaillard à la tête brune, aux épaules carrées et au faciès brutal. Il a le nez cassé et deux épais sourcils qui ressemblent à des pelouses jumelles. Ils surmontent de petits yeux ronds, porcins. Il porte une chemise à gros carreaux oranges et un pantalon en toile de jean usée aux genoux, à la trame blanchie.

L'homme à la tignasse rousse reste à peine visible derrière le paysan, malgré le mouvement entrepris.

Le paysan est jeune. Probablement travaille-t-il dans un des nombreux ranches de la région. Harrington ne le connaît pas. Le sergent ne peut voir distinctement ses traits. Il lui semble le voir grimacer, bien que la tête



soit relevée sous la pression du bras qui enserre le cou.

Le pistolet, sans doute un Colt .45, est braqué dans son dos.

Comme une araignée aux multiples pattes, le trio se déplace maintenant vers la droite. En direction de la voiture bleue.

- Ne bougez pas, crie encore le policier impuissant.

Seul, un éclat de rire de l'athlète à la chemise orange lui répond.

Max Shelby n'est toujours pas là.

Harrington crispe son index sur la détente sensible de l'arme qu'il pointe vers la banque. Sa conscience lui interdit de poursuivre son mouvement meurtrier. La jointure des phalanges est blanche. Il s'immobilise et oublie même de respirer.

A pas glissés, traînant devant lui la tâche bleue de la salopette de paysan, les hommes approchent du véhicule.

Le temps s'écoule par quart de seconde, mais le sergent Peter Harrington croit qu'il s'est passé des heures depuis son arrivée sur la place.

Encore quelques mètres. Plus qu'un seul.

Les trois hommes sont à la hauteur de la portière arrière. Celui qui tient le fusil l'ouvre de la main gauche. L'homme au pistolet pousse devant lui le paysan et s'engouffre à son tour. A travers la vitre, Harrington voit qu'il maintient en permanence la pression autour du cou de son otage.

Brusquement, il n'y a plus que lui sur la place. Les autres sont dans la Chevrolet dont le moteur rugit d'un coup.

Harrington sait que des dizaines d'yeux sont tournés vers lui. S'il n'est pas le maître de la situation, c'est bien malgré lui. Même Shelby, seul, avec toute sa science et son expérience, ne ferait pas mieux. Mais où est-il en ce moment ?

Dans un panache de poussière, la lourde Chevrolet démarre. Harrington quitte enfin son abri, se précipite sur sa portière qu'il ouvre d'un coup sec. Il jette son arme sur le siège voisin, à portée de main, et fait jouer le démarreur.

Le sergent Harrington regarde la montre du tableau de bord.

Seize heures trois !

Les deux voitures empruntent à une vitesse infernale la rue qui conduit en dehors de la ville. Au maximum de leur vitesse. Elles passent devant la pancarte qui invite le touriste à s'arrêter un moment pour se détendre. Y sont inscrites, dérisoirement, les onzes lettres de Tranquility.

Peter Harrington a branché l'avertisseur sonore qui piaille au-dessus de sa tête.

Malgré la poussière qui sépare les deux voitures, il distingue devant lui la présence des deux hommes sur la banquette de la Chevrolet.

Il voit le truand aux cheveux rouges balancer un vio-

lent coup du canon de son arme dans la lunette arrière. Celle-ci vole en milliers d'éclats, comme les éclaboussures d'une fontaine. Un point jaune s'allume dans sa main. La détonation du Colt est en partie couverte par le rugissement des moteurs. Le projectile, mal dirigé, se perd quelque part, dans les champs.

D'instinct, la main droite du sergent abandonne le volant.

Il y serre maintenant son revolver. Il lâche également l'accélérateur et son pied écrase la pédale du frein. Dans un soubressaut, le moteur s'étouffe et la voiture s'immobilise au milieu de la route.

Devant lui, il voit la Chevrolet qui poursuit son chemin. Dans l'encadrement de la lunette, il n'y a plus qu'une tête. Celle aux cheveux roux. L'otage s'est allongé, à l'abri du siège.

La boule de cheveux rouges éclaire l'intérieur du véhicule en fuite. Harrington ne voit plus qu'elle.

Posément, il vise. Un claquement sec. La balle quitte le canon et file vers son but. Elle traverse les airs à une vitesse bien supérieure à celle de la Chevrolet. Une infime partie de seconde suffit pour qu'elle rejoigne et traverse le crâne du gangster.

Sous l'impact, la tête part en arrière. Elle heurte avec violence celle de son compagnon. Celui-ci, abasourdi, lâche le volant. Le véhicule effectue une gigantesque embardée sur le chemin qui mène à la mort.

Un arbre isolé.

Un choc effroyable.

Le sergent Peter Harrington souffle un bref instant, avec une pensée pour l'otage. Comment jugera-t-on son geste, si celui-ci est mort ?

Il remet en mouvement le véhicule de police.

Quelques secondes. Il a rejoint la carcasse écrasée qui s'est tue.

Dans l'herbe, à quelques pas, près de la portière qui s'est ouverte sous le choc, la cote bleue fait une tâche.

Une fleur de chardon sur un tapis vert.

Harrington abandonne enfin son arme sur son siège.

Il descend de voiture.

Le paysan, estourbi un court moment, reprend conscience. Il se relève et regarde le policier venir vers lui.

Près de lui, deux choses que ne voit pas dans l'herbe le sergent. L'homme en salopette, de la main droite, s'empare de l'une. De la gauche, il ramasse la sacoche qui contient l'argent de la banque.

Quand Harrington est à trois mètres de lui, l'homme appuie sur la détente du Colt .45. Deux fois.

Les yeux du sergent jettent un éclair d'incompréhension totale. Peter Harrington s'écroule. Foudroyé.

Au même instant, le shérif Max Shelby arrive devant la banque.

Il est seize heures six •

Le 16 avril 1989.